



Une mémoire de pierre et de terre

ARNAUD BRUNI

Galerie du Cairn

Musée - Promenade

Quartier Saint-Benoît Digne-les-Bains

Mai - Juin 2000

Fragments de réalité déplacés

"J'écris avec la photographie"

Arnaud BRUNI caractérise ainsi sa démarche.

Son écriture, pour la résidence d'artiste de quelques mois à Digne, commence d'abord par un parcours pédestre réalisé selon des courbes montantes ou descendantes et des boucles sur le territoire de la réserve géologique, en quête d'indices de la nature.

La salle voûtée où s'inscrit son oeuvre fonctionne comme une boîte crânienne, comme une surface rétinienne, où se constituerait l'image mémorisée des sites scrutés. Les traces qui la composent résultent d'emprunts réalisés directement par la main qui frotte, qui moule ou qui prélève et d'enregistrements produits par l'intermédiaire de l'oeil photographique qui saisit formes, fractures et textures dans l'infiniment grand des parois de schiste aussi bien que dans le détail d'une roche.

La plupart des pièces présentes à la réserve de Digne jouent sur l'écart, le décalage, le déplacement, révélant une démarche artistique qui travaille l'entre deux :

Entre le grand et le petit, le gigantesque et le fragment ;

Entre deux plaques, pour ériger et monumentaliser un fragile prélèvement

entre deux, celle de l'image d'un fragment de réalité et le frottage produit à partir de cette même réalité ;

Entre ciel et sol, suspendu, format carré de roche millénaire fragilisé par l'installation aérienne ;

Entre photographie imprimée et paysage, image froissée à laquelle le geste confère un relief topographique ;

Entre nature et géométrie ;

Entre nature et culture.

A l'instar de Richard Long auquel il a consacré un projet d'oeuvre hommage, Arnaud Bruni en choisissant l'expression en noir et blanc, installe une distance avec une vision pittoresque du paysage. D'ailleurs n'arrive-t-il pas à conférer de la plasticité à sa photographie ? Approche sensorielle aussitôt radicalisée par l'inscription dans des formes sèches : carré, rectangle, pyramide ...

A l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres où il est intervenu avec des élèves, Arnaud Bruni travaille le réel et son double, autre entre deux qui requiert de situer ses pas et son œil depuis le point de vue choisi par l'artiste.

Alors l'écriture photographique d'Arnaud Bruni est-elle descriptive ? Non puisque l'auteur interfère sans cesse un écart entre sujet et objet pour inviter le spectateur à reconsidérer son expérience visuelle à partir des fragments déplacés.

L'écriture photographique est discontinue, indicielle, suggestive. C'est un itinéraire poétique, un conte entre ciel et terre.

Michel Motré
Juin 2000

La préoccupation de la trace

S'il se pouvait établir un centre au questionnement d'Arnaud Bruni, la préoccupation de la trace en serait proche. Elle s'était marquée déjà dans ses précédentes expositions, où la surprise provenait d'étonnantes et inquiétantes images photographiques de visages et de pierres tombales usées, bousculées par le temps, et là, dans une préoccupation qui remonte encore plus loin que l'histoire, au-delà des hommes, dans celle de cette terre où des organismes ont repéré les premières places, celles où la vie était possible, où elle pouvait se développer, dans ces eaux tièdes et troubles, où ils ont proliféré, et appris à se reconnaître, bien des époques avant la découverte de la face. De cet apprentissage de la reconnaissance à travers les âges de la terre, et ceux de la vie, il est resté de troublantes rencontres, encore traduites par d'étranges accumulations, d'empreintes, dont les traces ont été conservées dans le secret des vases composées de fines particules, de poussières légères, et ce si banal écran, pourtant si étrange, à la fois si compliant, si résistant, et si fragile, qu'il a traversé des temps géologiques sans pour autant trouver un œil reconnaissant...

Aujourd'hui, Arnaud Bruni nous convie à se pencher avec intérêt et admiration, à faire face à ce minéral écran, sa matière, sa couleur, sa capacité à conserver les plus infimes traces du mouvement, des alternatives des êtres vivants de ces temps reculés, sur la merveille de sa planéité, de sa fragilité à la dessiccation, à la magie du réseau de ces craquelures, à cette merveilleuse capacité de surface sensible, archaïque, pour laquelle il nous reste admiration, émotion, et reconnaissance, à mon tour, moi-même pris aussi de reconnaissance dans ce fantastique réseau des traces et des places de l'histoire de la vie sur la terre. Et pourrait-il se voir et se sentir de meilleure place pour continuer cette poursuite, que celle dans ce Musée promenade paléontologique et géologique, où le temps se matérialise pour tous les vivants mobiles et fugitifs, comme celui qu'il faut pour transformer les fonds de la mer en montagnes.

Marc Ohana

Nos racines

Empreinte d'ammonite. Posée sur une feuille, délicate, l'ammonite projette son ombre sur un tapis de fibre de coco. Le temps semble suspendu, arrêté sur image. Marnes noires et marée noire, marée visqueuse et primaire ou primitive. Arnaud Bruni nous immerge à travers ces images dans une dimension d'un autre âge. Peut-être vers un temps à jamais disparu, car si lent que l'on ne le perçoit plus. L'âge des pierres, de la terre... Que nous reste-t-il de ces périodes antédiluviennes... quelques histoires ... quelques peuples qui les racontent ou les racontaient il y a encore peu : mythes de création de la terre, des ancêtres primordiaux, des premiers êtres animaux et végétaux, récits de parcours aussi. C'était pour certains le temps du rêve, le moment où des êtres mythiques, le serpent arc-en-ciel ou la fourmi à miel voyageaient sur le dos de la terre. Les collines, les trous d'eau, les rivières, ne sont que les traces de ces errances extraordinaires.

Arnaud Bruni veut-il nous rappeler à nos racines, à cette nature primordiale, qui liaient par un pacte, la terre et l'homme ? "Pourquoi ferais-je du mal à la terre, ma mère, pourquoi irais-je la blesser" disait l'indien des Plaines. Arnaud Bruni nous dit notre âge, nous ne sommes là que depuis 4 à 5 millions d'années à peine. Autant dire rien à l'échelle des Temps et de l'Univers.

Pour son propos, Arnaud Bruni, s'est non seulement investi dans la photographie, mais il a aussi éprouvé le besoin de travailler le volume, la forme. Il transforme la matière brute, il lui impose sa patte d'homme. Il ne lui suffit plus de montrer une apparence, il lui faut donner une signification et grâce à cela interroger. Ainsi donc la mise en espace de ses œuvres nous renvoie à cette question, où est l'art, où est la frontière entre la nature et la culture ? Ici, il est clair que l'on joue sur les ambiguïtés, on montre le naturel dans un espace construit. On le refaçonne à sa manière, on le traite comme un artefact.

Est-ce un parcours initiatique ? Mais chez les peuples garants de l'histoire de la terre, chez les peuples dits primitifs, il n'y a pas d'art. Du moins pas d'art comme on le conçoit aujourd'hui en Occident. Mais le sentiment esthétique existe, il est fort, il génère une émotion intense. En Nouvelle-Guinée, par exemple, tel masque n'est reconnu « beau » que si son apparition suscite une forte empathie. Cette beauté est l'œuvre des ancêtres, des esprits, l'homme s'incline devant elle. Créé à partir des matériaux divers livrés par la terre, issu d'un imaginaire foisonnant, le masque n'en est pas moins détruit après la cérémonie pour laquelle il a été élaboré. Il retourne à la pourriture naturelle devant qui tous s'inclinent. L'Art s'intègre ou se fond dans la nature, procède d'elle. L'homme la magnifie en quelque sorte. Mais, dans tout les cas, il n'est que l'intermédiaire des esprits de la nature. Il est sous son charme et à tout moment elle peut l'anéantir, elle est toute puissante et il la respecte pour ce pouvoir formidable. Arnaud Bruni nous montre ce que nous ne voyons plus, ou ce que nous ne sommes plus capable de voir : la terre des origines, celle vers laquelle plongent nos racines , à la fois forte et fragile.

Ingrid Sénépart